

Quelques figures du roi Arthur dans la littérature française moderne

La légende du roi Arthur s'est formée, on le sait, autour d'un chef de guerre, d'un *dux bellorum*, héros plus ou moins historique de la résistance celtique contre l'invasion des Saxons. Les sources écrites en remontent à l'*Historia Brittonum* (IX^e siècle) de Nennius ; puis à l'*Historia regum Britanniae* (circ. 1138) de l'évêque gallois Geoffroy de Monmouth, que Robert Wace adaptera et paraphrasera en dialecte anglo-normand vers 1155 dans son *Roman de Brut*¹.

Autour de ce noyau initial de *dux bellorum*, chez ces auteurs puis d'autres, se sont peu à peu satellisés divers thèmes pour composer la figure du roi : – sa naissance adultérine et son enfance cachée ; – l'inceste avec sa sœur engendrant le sinistre Mordred ; – son intronisation grâce à « l'épée dans la pierre » ; – son caractère de roi guerrier aussi, bien sûr ; – son infortune conjugale concernant Guenièvre ; – et enfin sa disparition et l'attente de son retour.

Ces thèmes des textes médiévaux seront inégalement repris dans les variations modernes. Les auteurs français des deux derniers siècles qui renouvellent la légende arthurienne gravitent plus volontiers autour de certains pôles privilégiés.

1 — Non sans s'inspirer aussi du *De Excidio et Conquestu Britanniae* de Gildas (circ. 547) et de l'*Historia ecclesiastica gentis Anglorum* (circ. 731) de Bède « le Vénérable ».

1. Les Enfances Arthur

Geoffroy de Monmouth (§§ 137-138) raconte qu'Arthur naquit du roi Uther Pendragon et d'Ingerne, épouse de Gorlois duc de Cornouailles, Uther ayant pris, grâce aux charmes de Merlin, la semblance du mari absent. L'enfant Arthur qui naquit de cet adultère *mena ensuite une enfance cachée*. Wace reprit ensuite ce récit (vv. 129-246).

Cette naissance illégitime d'Arthur n'a guère inspiré les écrivains français. Sans doute la terreur de l'esprit français de verser dans le merveilleux a-t-il reculé devant ces métamorphoses opérées par les philtres magiques de Merlin. Aussi va-t-on s'attacher à évacuer tout merveilleux dans la conception d'Arthur.

Rien n'en témoigne mieux que le *Merlin* (Seuil, 1989) de Michel Rio. Ici aussi Uther aime passionnément Ygerne. Jaloux, le roi de Cornouailles, lui fait la guerre, mais doit fuir se réfugier dans sa forteresse de Tintagel. Alors « Uther posséda Ygerne et Arthur fut conçu ». C'est tout ; rien de plus. Pas d'herbes, pas de philtre, pas d'onguent magique, pas de métamorphose. On ne peut rêver plus concis, plus matériel assaut « à la hussarde ». Puis « Uther tua le roi ». Il adopta ses deux filles : Morcades, qu'il promit en mariage à Loth d'Orcanie, et Morgane. « Il épousa Ygerne enceinte de cinq mois » (pp. 55-56).

– Trahison évidente de la tradition mythique.

(Dans ce même récit, Merlin n'est plus engendré par un démon succube mais par un grand-père incestueux ayant engrossé sa mère. Volonté délibérée de ravalier les mythes au niveau le plus réaliste, voire le plus sordide.)

Plus délaissée encore par nos auteurs est l'enfance secrète du héros et sa révélation grâce à « l'épée dans la pierre ». Relaté à loisir par les écrivains anglais², cet épisode est quasi absent de la littérature française contemporaine.

2 — Ainsi Terence Hanbury White (1905-1964) consacre à l'Épée dans la pierre, *The Sword in the Stone* (1938), le premier de ses 5 volumes réécrivant toute la légende arthurienne. Le cinéma aussi affectionne ce thème avec le dessin animé *Merlin l'Enchanteur* de la compagnie Walt Disney réalisé par Wolfgang Reitherman en 1964.

Dans *Le Roi de l'île au sceptre*, le Canadien anglophone Michael Geatrex Coney « explique » le miracle de l'épée dans la pierre par cette astuce qu'à l'intérieur du rocher, qui est creux, une cheville retient l'épée et qu'un gnome, Fang, la retire au bon moment pour favoriser Arthur.

— Parfois dans ses contorsions acrobatiques d'« explications », le réalisme peut être plus délirant que le pur et simple merveilleux !

Il faut dire que cet Arthur vit dans un monde parallèle au nôtre. C'est un Extra-terrestre soumis aux aléas manipulés par des ingénieurs génétiques ; et du coup ses aventures peuvent manifester une dérive par rapport aux exploits traditionnels de la *vulgate* canonique. – Pour tenter l'épreuve de l'épée, il y a aussi un Ours, – qui s'appelle, évi-

2. Le Jouvenceau incestueux

Rares aussi furent les écrivains français modernes à reprendre l'épisode de l'inceste entre Arthur et sa sœur : respect pour la figure royale d'Arthur ? peut-être ; on ne sait. C'est un fait.

Dans ses *Romans de la Table ronde* Jacques Boulenger, suivant d'assez près les modèles médiévaux, raconte encore comment le jeune Arthur, hébergé chez le roi Lot d'Orcanie, s'éprit de la femme de son hôte, belle et grasse, qu'il ignorait encore être sa sœur utérine³. À la faveur d'une absence du mari, Arthur se coula dans sa chambre et dans son lit, sans encore oser rien de plus. C'est la reine qui, dans un demi-sommeil l'étreignit, croyant que c'était son seigneur, – ou le feignant... Étreinte qui engendra Mordret (*Les Romans de la Table ronde*, coll. « 10/18 », t. I, B., Merlin, ch. xv, pp. 127-128).

Florence Delay et Jacques Roubaud, qui à leur tour adapteront ces textes médiévaux dans leur *Graal Théâtre : Joseph d'Arimathie* et *Merlin l'Enchanteur* (1982), suivent également les versions canoniques. Arthur, ne sachant qui est son père, couche avec Anna, qu'il ignore être sa sœur. De l'inceste involontaire naîtra Mordred qui ruinera le royaume (pp. 132-3, 141-3). Mais ces récits, ils les transposent en dialogues agréables avec des pointes d'humour ou d'amusants anachronismes (Arthur prônant la « levée en masse »).

Dans son délicieux récit *L'Enchanteur* de 1984, René Barjavel renouvelle, lui, le sens de cet épisode. Merlin a reçu pour mission de découvrir et d'entraîner le chevalier digne de conquérir le Graal. Or, digne, seul le sera un chevalier capable de sauvegarder sa virginité en toutes circonstances.

Pour le découvrir, Merlin va jeter son dévolu tour à tour sur plusieurs compagnons de la Table ronde. Il songe d'abord à Arthur. (Innovation, certes. Car la tradition canonique ne fait nulle part d'Arthur un chevalier du Graal.) Il n'est encore qu'un jeune homme inconnu. Mais l'inceste de celui-ci avec sa demi-sœur, la reine d'Orcanie, va décevoir les espoirs de Merlin. Et ce délicieux péché disqualifiera Arthur pour la poursuite du Graal. (J'ai relaté une autre année comment la scène se déroulait chez Barjavel. Je me permets d'y renvoyer.) – Ainsi *exit Arthur*.

demment... « Arthur ».

Un faible écho de ce thème revient encore dans un récit français : *Le Retour d'Avalon* de Gilles Nadin (cf. *ultra*).

3 — La sœur (ou demi-sœur) d'Arthur se nomme Anna chez Wace. Elle est femme de Loth de Lothian. Elle sera mère de Gauvain et de Mordred.

Barjavel ne nomme pas cette sœur d'Arthur. Wace l'appelle Anna. Dans *Érec et Énide*, comme sœur d'Arthur Chrétien de Troyes substitue au nom d'Anna celui de Morgue, personnage lié à Avalon. Et les textes l'appelleront Morgue ou Margue ou Morgane. En outre, de Fée bénéfique, elle glisse bientôt à un caractère de maléfique sorcière⁴. Fut-ce le côté magique – donc supposé « diabolique » – de ses dons de guérisseuse ? ou bien la contagion de son fils, le néfaste Mordred, qui entraîna peu à peu cette inversion de signe ?

Contre cette vision péjorative de Morgane, Elsa Solal va réagir dans sa pièce *Armor* de 1996 (éd. Lansman). Car, résolument féministe, ayant sucé le lait des *Dames du Lac* de Marion Zimmer Bradley, elle voit dans les « Dames » d'Avalon : Morgane, Viviane, Guenièvre, les maîtresses d'un site sacré de la nature et de l'instinct, tandis que le royaume profane d'Arthur, incarne un régime phallocratique de « machos », dominé par les guerriers mortifères de la Table ronde qui ont abjuré les dieux de leur race pour pactiser avec un christianisme puritain importé.

Moins indulgente que Barjavel se montre Elsa Solal quant à l'inceste d'Arthur. Car c'est justement cet égarement avec Morgane qui va entamer la dégénérescence du royaume, amener guerres et violences. En outre, le parjure d'Arthur reniant les dieux de sa race pour le culte étranger du Christ a accru la dégradation du domaine. Car les Forces naturelle méprisées se vengent en transformant le domaine arthurien en Gaste Pays lunaire. Un homme, un seul, eût pu augurer d'une régénération : Mordred, fruit de la Fée Morgane et de l'instinct d'Arthur ! Mais celui-ci le tue et sacrifie ainsi ce suprême espoir...

Chez Geoffroy une certaine Fée Morgue accueillait Arthur dans l'*Insula pomorum* et le soignait de ses blessures.

Chrétien dans *Érec et Énide* donne à Morgue comme ami un certain Guilemer qui fut « sire d'Avalon » (vv. 1950-1954). Est-ce par contamination avec les textes de Wace et Geoffroy que Chrétien attribue cette fée Morgue comme sœur à Arthur (vv. 4213-4224) ? Il l'appelle tantôt Morgue, Morgain ou Morganz, selon les cas – régime ou sujet – et les manuscrits.

Dans *Yvain* (vv. 2952-2973), il la nomme Margue la Sage, c'est-à-dire savante en savoir magique. En effet, ses onguents pouvait guérir toutes plaies, maladie des nerfs ou des os, comme aussi la démence. Ces allusions témoignent que le personnage était déjà connu et réputé pour ses dons de guérisseuse, voire de professeur de médecine...

Tentative de moralisation déjà ? dans le *Perceval en prose*, Mordret est bien fils légitime du roi Lot, et non fils incestueux d'Arthur.

4 — C'est notamment le *Lancelot en prose* qui fait virer Morgue en fée maléfique avec les sortilèges dont elle enchante son domaine du Val-sans-Retour où seront captifs Lancelot et d'autres (« 10/18 » n°1583, 1618, xxiv- xxxi & sqq.).

— Version fort nouvelle que cette réhabilitation de Morgane et de Mordred, que ce procès d'Arthur et des chevaliers de la Table ronde. À l'habituelle glorification épique des armes succède une vision pacifiste, où les triomphes guerriers ne sont plus qu'affreuses boucheries de mâles sanguinaires...

— Tout autre cependant avait été la conception originelle de la légende arthurienne !

3. Le « Dux Bellorum »

Dux bellorum, « chef de guerre », tel fut le premier caractère, apparemment historique, d'Arthur. Dès le poème gallois des *Gododdin* [*Votadini*] attribué à Aneirin, et que certains érudits font remonter au VII^e siècle, Arthur paraît déjà comme un ancien chef de guerre renommé, paradigme inégalé de destructeur d'ennemis⁵. Ainsi, lors d'un combat où les Angles écrasent les Bretons, l'un des chefs *rassasiait les corbeaux par le nombre d'ennemis tués, bien qu'il ne fût pas Arthur* (cf. Jean Marx, *op. cit.*, p. 48).

C'est l'*Historia Brittonum* attribuée à Nennius (qui fut peut-être un prêtre de Galles du Sud), qui qualifie Arthur de « dux bellorum », sorte de chef temporaire élu par une coalition provisoire de roitelets pour faire face à un péril extérieur. À ce titre, Arthur aurait défait les Saxons envahisseurs de la Bretagne, et aurait remporté la victoire du Mont Badon grâce à l'effigie de la Vierge qu'il portait sur son bouclier. Il aurait libéré le Pays de Galles actuel et le comté voisin d'Hereford. Il aurait aussi remporté des batailles près de la frontière de l'Écosse et de la forêt calédonnienne [*Celyddon*].

Curieusement, c'est surtout l'opéra qui semble avoir retenu cette face guerrière du caractère d'Arthur. À la fin du XVII^e siècle déjà, l'Anglais Henry Purcell (1658-1695) avait composé un semi-opéra sur un drame du poète anglais John Dryden (1631-1700) :

5 — Sir Ifor Williams est de ceux qui datent les *Gododdin* du IV^e siècle. Il se peut que l'origine du personnage d'Arthur fut un certain *Artorius*, chef de légions romaines. Il y avait déjà eu un *dux Britannorum* au IV^e siècle en la personne de Maximus (Aurelius), prétendant malheureux au trône impérial contre Théodose en 387 (cf. *Le Songe de Maxen*). Il y eut aussi un Arthur au IV^e siècle qui régna sur la côte occidentale d'Écosse.

Dans « Qui était l'Arthur des Gallois » (Poitiers, *Pris-Ma*, t. XI, n°2, 2d semestre 1995, n° spécial), Ceridwen Lloyd-Morgan s'emploie à minimiser les sources évoquant Arthur pour privilégier le souvenir populaire d'Owein.

Toutefois, des recherches archéologiques récentes auraient découvert dans les ruines du château de Tintagel en Cornouailles une dalle trapézoïdale de 50 centimètres sur 35, portant entre autres l'inscription *Artogonov* qui pourrait représenter le roi Arthur en bas-latin [?].

le Roi Arthur, un preux britannique (King Arthur of the British Worthy, 1691).

Arthur le Breton et Oswald le Saxon se disputent le contrôle de la Grande-Bretagne (et accessoirement la fille aveugle du duc de Cornouailles). Oswald perd une bataille, mais enlève la fille. Arthur se voit alors ligoté sous le charme de tentatrices sirènes, mais parvient à s'en libérer. À la Saint-Georges, duel décisif entre les chefs. Arthur vainqueur épargne le vaincu, mais récupère Emmeline, la fille cornique. Elle épouse évidemment son libérateur « premier d'entre tous les héros chrétiens ». Happy end...

Le XIX^e siècle connut encore deux opéras sur *Arthur*, l'un de Thomas Cooke en 1835, l'autre de Frederick Corder en 1877. Et la France eut le *Lancelot* d'Augusta Holmès. Dans le fil de cette tradition on pourrait signaler aussi l'opéra *Myrdhin* composé par le Breton Louis Bougault-Ducoudray (1840-1910) sur un libretto de Simone Arnaud. Concernant Arthur, on y remarque l'hymne sanguinaire chantant sa conquête de l'Épée « Eskalibor », vouée au massacre des Saxons.

Le musicien Ernest Chausson a lui aussi créé une figure royale d'Arthur. Sa bibliothèque regorgeait d'ailleurs de textes « bretons ». Et, durant ses dix dernières années, il s'absorba à élaborer son grand opéra en trois actes et six tableaux : *Le Roi Arthus* (op. 23) dont, à l'instar de Wagner, il écrit et le libretto et la musique.

Assez méconnue, cette œuvre débute en fanfare. Arthus rêve de hisser sa chevalerie à un niveau moral supérieur. Il choie Lancelot, le meilleur d'entre eux. Mais il est vieux. Guenièvre ne l'aime plus, qui aime Lancelot. Et la passion aveugle de la reine dévaste Lancelot, crucifié entre son attrait pour l'idéal arthurien et son amour pour elle.

Mordred dénonce au roi leur liaison. Abattement d'Arthus. Relégué au couvent, Guenièvre s'étrangle. Lancelot, lui, meurt au combat ; mais Arthus lui ménage des « funérailles nationales ». Arthus voit la vanité de l'effort, de la volonté ; il faut renoncer au vouloir, atteindre ainsi la suprême sagesse.

Magnanime, idéaliste, Arthur acquiert l'immortalité : des voix invisibles l'appellent ; il gagne la mer ; il descend en ses profondeurs ; il y disparaît. Il en *reviendra pour reprendre son grand œuvre*.

Son *Roi Arthus*, Chausson ne le verra pas incarné sur scène. L'opéra ne sera créé qu'en 1903 à la Monnaie de Bruxelles. Et il faudra attendre un siècle jusqu'en 1997 pour qu'il soit monté en France, au *Corum* de Montpellier...

C'est aussi à la fin de notre siècle qu'on retrouve un Arthur combattant dans les *Livres des guerriers d'or* (nrf, 1995) de Philippe Le Guillou.

Un mystérieux chevalier, Luin Gor, fils de la Grande Reine Néra des origines, après avoir traversé siècles et millénaires, aborde enfin à l'époque et au manoir d'Arthur, au moment où Mordret a usurpé son trône. Aussi n'est-ce pas Arthur qu'il y rencontre mais Guenièvre, qui d'un bain de jouvence rajeunit son immémoriale vieillesse : *la reine aimait le corps des hommes* (p. 171), – ainsi que Mordret, « le roi jaune ».

Luin boit à la Coupe ruisselante du Graal. Puis il rejoint l'armée d'Arthur. Quand celui-ci apprend qu'il a bu au Graal, il espère qu'il pourra prédire l'issue de sa prochaine bataille contre Mordret. Mais, s'il a la science des origines, Luin n'a point celle de l'avenir.

L'avenir, ce sera Salesbières. Et Salesbières, ce sera un « holocauste », un carnage, un charnier, des flaques de sang noir mêlé de cervelle, un amoucellement macabre de membres tranchés, de chairs ouvertes, de cadavres déchiquetés, mutilés, éviscérés, décapités, jetés dans les arbres, un festin de fauves, une pourriture, une puanteur (pp. 206-223).

Arthur perd la bataille de Salesbières. Il y meurt laissant Logres orphelin. La barque des Dames l'emporte. Son épée est jetée au lac. Une main la saisit. Passé en Petite Bretagne, Luin y retrouvera le Calice d'émeraude, mais le Graal sombrera avec l'immersion de la cité d'Ys...

Outre la poésie du style, la nouveauté de ce récit est que si l'auteur évoque à son tour l'aventure d'Arthur et la meurtrière bataille de Salesbières, ce n'est plus là, à l'image du *Silmarillion* de Tolkien, qu'un minuscule point au sein d'une millénaire épopée. Et que l'épopée même n'est plus éclat des armes mais ruissellement de sang⁶.

6 — En Grande-Bretagne aussi se rencontre parfois pareil antibellicisme. Il y eut des voix pour contester le dogme officiel de la gloire guerrière. Ainsi, dans *The Once and Future King* de Terence Hanbury White (1905-1964), le cinquième et dernier volume de cette saga : *The Book of Merlyn* (« Le Livre de Merlin »), raconte comment, à la veille de la bataille de Salisbury, Merlin apparaît à Arthur dans sa tente et le conjure de ne pas poursuivre ces funestes hostilités. Car les hommes sont plus cruels que les bêtes : elles au moins ne se font pas la guerre.

Propos inadmissibles ! Ce pacifisme choquant heurta l'éditeur : il refusa de publier le volume ! Il fallut attendre vingt ans jusqu'en 1977 pour que fût levée la mise à l'index de pareille hérésie...

4. L'Époux bafoué

Quant à l'« infortune conjugale » d'Arthur, on la comprend mal si on ne remonte à la source. Guenièvre, en gallois *Gwenhwyfar*, – que Geoffroy latinise en *Ganhumara*, – signifie « Blanc Fantôme ». Indice déjà de sa nature féerique. Certaines *Triades* galloises l'évoquent comme une de ces Fées qui incarnaient la Souveraineté⁷. C'était Elle, la véritable détentrice du pouvoir. Et elle était libre d'y associer tantôt Tel, tantôt Tel autre Élu qu'elle estimait digne de devenir son « consort », et qui n'avait donc d'autorité que par Elle et à travers Elle.

Et, de fait, les textes laissent entendre qu'elle aurait octroyé ce que les Celtes appellent joliment l'« amitié de ses cuisses » non seulement à Arthur et Lancelot, mais aussi à bien d'autres : à Yder et à Maël, et naturellement selon la dévolution traditionnelle⁸, aux neveux d'Arthur : son libérateur Gauvain, l'usurpa-

7 — Ce caractère de Guenièvre est peut-être un héritage de sa généalogie. L'équivalent irlandais de son nom gallois *Gwenhwyfar* est en effet *Findabair*. Or, celle-ci est fille de la reine *Medb* (ou *Medu*) qui personnifie l'Irlande et en incarne la souveraineté. Et, par son attirance amoureuse, Findabair également aide sa mère à séduire et abuser des ennemis ou alliés potentiels.

Car, fille elle-même du Roi suprême d'Irlande, Medb (« Ivresse »), reine de Connaught, (qui deviendra la reine *Mab* de Shakespeare) n'était jamais, dit le texte de la *Razzia*, « sans un homme dans l'ombre d'un autre ». Ces hommes, ce sont certes d'abord son époux Ailill, roi de Connaught, enflé de soi mais faiblard – comme l'est Arthur –, prince consort « sans jalousie, sans peur, sans avarice ». Mais c'est aussi son amant Fergus mac Róich, « Virile Vigueur », ancien roi d'Ulster détrôné par Conchobor, à qui elle concède « l'amitié de sa hanche », et bien d'autres amants qu'envoûtent ses charmes physiques et qui succombent à ce funeste leurre.

Ainsi à maint et maint proposera-t-elle l'amitié de sa cuisse pour conquérir le *Donn Cualnge*, le *Brun de Cooley*, un extraordinaire taureau, comme le raconte le *Táin Bó Cualnge*, la plus fameuse des épopées gaéliques, rapportant des faits qui se seraient passés en l'an 19 après J.C. Seul lui résistera Cù-Chulainn, le grand héros d'Irlande (*la Razzia des Bœufs de Cooley*, éd. Chr. J. Guyonvarc'h, Gallimard, 1994, « L'Aube des Peuples »).

C'est Thurneysen le premier peut-être qui, dès 1900, a identifié dans la reine Medb, reine de magie et de féerie, « une figure de la souveraineté que se disputent au cours d'amours et de rivalités successives, les prétendants à la royauté » (*Die Irish Helden und Königsage bis zum sebzehnten Jahrhundert*, Halle). Et cette conception du personnage, tour à tour Jean Marx, Christian-J. Guyonvarc'h, Yolande Pontfarcy la confirmeront.

Selon cette dernière, cette conception celtique rejoint à l'autre extrémité de la diaspore des Indo-Européens la cosmogonie hindoue où la déesse S'rî personnifiait la Souveraineté universelle avec qui « s'unissaient les rois dans le rituel védique d'intronisation » (« Introduction à *la Razzia*... », adaptation de Thomas Kinsella, Alfil, 1996, p. 23).

On a dit qu'Ysult-la-Blonde, héroïne solaire, Fée guérisseuse tout comme sa mère, qui réchauffe et redonne sa force virile au lunaire Tristan, lui fait partager avec Mark la souveraineté qu'elle incarne et lui rend ainsi son rang dans la hiérarchie en l'associant à la dignité royale. « Il en est de même pour Guenièvre, épouse d'Arthur, qui fait participer son amant Lancelot à la puissance royale », estime Jean Markale dans *L'Épopée d'Irlande* (« Petite Bibl. Payot », p. 157).

8 — Dans la plupart des sociétés traditionnelles, c'est le neveu plutôt que le fils qui est le successeur naturel du chef et hérite de son domaine et de ses femmes.

teur Mordred⁹ (ou « Medraut ») ; voire à Keu, frère de lait et donc « doublet » d'Arthur ; et non sans laisser poindre quelque inclination aussi pour ses ravisseurs : l'« infernal » Méléagant ou Melwas¹⁰, et Mardoc¹¹. Ce libre choix de la Souveraineté incarnée explique mieux l'effacement du favori provisoire dont la faveur a passé...

Mais que s'installe le règne de la morale chrétienne, et l'on ne saisit plus le rôle mythique de cette Figure féerique. Du coup Guenièvre va se voir taxée de légèreté. Et Marie de France, manipulée peut-être par ses clercs, stigmatise ce qu'elle croit être des « écarts » de la reine.

À partir du moment où, de Souveraineté incarnée, c'est elle, Guenièvre, qui devient simple « consort » du roi Arthur, à partir du moment où Chrétien de Troyes, plus versé en mentalité « courtoise » qu'expert en mythologie celtique, réduit cette figure féerique au statut de mortelle ordinaire, il va jeter ses héritiers, successeurs, continuateurs et remanieurs, dans une labyrinthique impasse dont toutes leurs astuces ne parviendront jamais à s'extraire.

« Il est vraisemblable, dit Jean Marx, qu'à l'origine la fée mariée au roi était inconsistante comme la plupart de ses congénères et que son choix se fixait sur le neveu du roi, conformément au type constant de la légende celtique. [...] Geoffroy nous donne Guenièvre comme consentante à l'adultère et couronnée avec Mordred » (*La Légende arthurienne et le Graal*, pp. 46-47 n. 4 ; voir aussi pp. 66-67).

Cette transmission traditionnelle au neveu reste encore généralement le cas dans le droit coutumier des sociétés d'Afrique noire, où l'oncle maternel compte plus que le père biologique.

9 — « (Arthur) s'apprêtait à marcher sur Rome [...] lorsque lui parvint cette nouvelle : son neveu Mordred, à qui il avait confié la garde de la Bretagne, s'était emparé du diadème royal en traître et en tyran ; en outre, la reine Guenièvre, brisant les liens de son premier mariage, entretenait avec lui des rapports adultères. [...] Crime honteux (d'un) horrible traître ».

(Geoffroy de Monmouth, *Historia...*, « Belles Lettres », trad. Laurence Mathey-Maille, C, § 176-177, p. 254).

Et Wace renchérit en répétant : « Quelle honte ! quelle infamie ! (« vileté ») [...]. Mordred voulut s'emparer du royaume et le garder tout entier pour lui [...]. Puis joignant l'ignominie à la trahison, il fit pire encore : enfreignant la loi chrétienne, il mit dans son lit la femme du son roi [...] ; il prit comme un traître la femme de son oncle, la femme de son seigneur [...]. Arthur apprit bientôt [...] que Mordred l'avait trahi, qu'il tenait sa terre et avait pris sa femme » (*La Geste du roi Arthur*, trad. Emanuèle Baumgartner, « 10/18 » n°2346, p. 245).

Encore présent dans le *Perceval en prose*, l'adultère de Mordred et de Guenièvre sera écarté dans *La Mort le Roi Artu* (cf. E. Baumgartner, *op. cit.*, p. 337 n. 53).

10 — Dans la *Vie de saint Gildas* de Caradoc de Llancarfan. On a remarqué que le rapt de Guenièvre par Melwas (= Méléagant) en fait une sorte de déesse Perséphone liée tour à tour au royaume de dessus et à celui de dessous terre.

11 — Dans *Durmart* on lui soupçonne un penchant à la fois pour Mardoc qui l'a fait ravir par amour et pour son libérateur Gauvain.

Si le puritanisme anglo-saxon s'attachera surtout, – et dans les lettres et au cinéma, – à idéaliser, à « éthériser » en amour platonique la liaison illicite de Lancelot et Guenièvre, la tradition française préférera y retrouver l'archétype du trio classique : le mari, la femme et l'amant.

Fidèle aux données du *Lancelot-Graal*, Jacques Boulenger décrit les épousailles d'Arthur et Guenièvre comme un mariage d'amour entre jeunes gens qui s'entr'aimaient fort. Et le matin de leur nuit de noces les trouve encore « bouche à bouche et bras à bras ».

Vient Jean Cocteau, et ses *Chevaliers de la Table ronde*. Voulant « normaliser » la liaison de la reine avec Lancelot, ce mariage d'amour il le transforme en une simple entente dynastique de convenance où le mari tolère d'avance les éventuelles passions extraconjugales de l'épouse :

Le roi savait en m'épousant, dit-elle, que je ne l'aimais pas d'amour. Il a voulu m'épouser quand même et laissait mon cœur libre (*Théâtre*, nrf, t. I, p. 97).

Ce correctif, inspiré peut-être des mariages bourgeois de la « Belle Époque », avec « coups de canifs » permis dans le contrat conjugal, a sans doute le tort d'accentuer l'image fâcheuse de « cocu complaisant » (qu'on me passe l'expression) qu'on s'était gardé jusque là de souligner chez Arthur. C'est une loi : rectifier le mythe sur un point le déstabilise généralement sur un autre.

Et, en parfaite fille d'un siècle romantique qui avait exalté la sainteté de l'amour, la Guenièvre de Cocteau n'hésitera pas à affirmer que : « l'amour que je te porte par grande merveille dès notre première rencontre, est un amour de Dieu [...] Lancelot, s'il te semble que cet amour vienne du diable [...], tu n'en sentiras plus la douceur » (p. 97).

Dans sa pièce-opéra *Le Chevalier de neige* de 1953, Boris Vian ne saisit pas davantage quel arrière-plan mythique anime ces personnages, lui qui réduit la légende d'Arthur aux relations « coupables » de son épouse avec Lancelot, ne voyant rien au-delà de « l'éternel triangle » du mari, de la femme et de l'amant, relations qui peuvent aboutir qu'à la mort de tous les protagonistes (« 10/18 » n°1206, 1974, p. 257). Il faudra attendre les féministes M. Z. Bradley et Elsa Solal pour rendre – partiellement – aux femmes un rôle majeur dans la légende arthurienne. Mais c'est le *Pendragon* (1994) de Stephen Lawhead qui renouera vraiment avec le principe mythique. Il y aura fallu un millénaire !...

5. Le Retour du Roi

On sait comment, selon Geoffroy de Monmouth, à la bataille de Camblan, « l'illustre roi Arthur fut mortellement blessé ; et il fut transporté alors dans l'île d'Avalon afin qu'il guérît de ses plaies » (*La Geste du roi Arthur*, « 10/18 » n°2346, §178 p. 320). Car « *Morgen ei nomen, didicitque quid utilitatis / Gramina cuncta ferant, ut languida corpora curet* ». Geoffroy ne dit rien de plus, n'évoque pas quelque survie d'Arthur. C'est le *Roman de Brut* du clerc normand Wace qui, littérairement, va lancer cette légende :

Arthur, si la geste est véridique, fut mortellement navré au corps et se fit porter en Avalon pour y « médiciner » ses plaies. Il y est encore, et les Bretons l'attendent ainsi qu'ils le disent et l'espèrent. C'est de là qu'il reviendra, il se peut qu'il soit encore vivant. [...] Merlin a dit [que] sa mort resterait douteuse [...] On se demandera toujours s'il est mort ou vif (vv. 4435-50).

Dans ses *Gesta Regum Anglorum* (1125), William de Malmesbury se montrera agacé par les « sornettes » que colportent les Bretons (« *Hic est Arthur de quo Brittonum nugæ hodieque delirant, dignus plane quem non fallaces somniarent fabulæ, sed veracem predicarent historiæ* »). Car, faute qu'on ait retrouvé sa sépulture, ils croient à sa survie et disent qu'en quelque abri secret il attend le jour de sa résurrection pour réapparaître sur terre et libérer son peuple qui attend ce retour séculaire pour trouver une tardive revanche.

Selon la *Mort le Roi Artu* (circ. 1230), une fois blessé à mort par Mordred lors de la funeste bataille de Salesbières, Arthur fut emporté vers l'île d'Avalon – île de l'Autre Monde – par la « nef des Dames », dont sa sœur la Fée Morgane (« 10/18 » n°1582, §§ 190-193, pp. 253-259).

Cette survivance supposée d'Arthur inspirera un curieux ouvrage : *Merlin l'Enchanteur* d'Edgar Quinet (1803-1875 ; Michel Lévy, 2 vol. 1860 ; rééd. Slatkine Reprints). Il s'agit d'un système d'équations entre la légende et l'actualité. Arthur a donc été couronné roi grâce à Merlin, qui fonde aussi la Table ronde. De Geoffroy de Monmouth et de Wace, Quinet extrait également le personnage du traître Hengist, un païen scélérat qui veut usurper le trône de Grande-Bretagne. Cet Hengist, c'est évidemment Napoléon III... ; et Merlin (autrement dit Quinet lui-même) se mue en chef de l'opposition au régime du Second Empire. La léthargie d'Arthur symbolise l'éclipse de la république légitime

jusqu'au jour où il se réveillera pour briser les chaînes qui asservissent son peuple. Puis Merlin l'aidera à fédérer toutes les nations en une république idéale...

Étrange dérive, et inattendue, que de transformer le Grand Roi en leader charismatique des idées républicaines ! Anachronisme qui nuit à l'intemporalité du Mythe. A s'accrocher à l'actualité il risque de périr avec elle. Moins paradoxale était la métamorphose d'Uther Pendragon en duc de Tintagel...

Peu d'écrivains français d'aujourd'hui ont évoqué la mort et la résurrection d'Arthur et le retour du Roi. Il faut avouer que ce thème s'avère bien plus parlant pour les auteurs et lecteurs britanniques que pour les amateurs français.

Toutefois, en 1914, dans son recueil en prose *Le Poète assassiné*, Guillaume Apollinaire insère un court récit : *Arthur, roi présent, roi futur*¹².

L'ancien roi y réapparaît le 4 janvier 2105 devant la garde du palais de Buckingham. Il dit se nommer le « Chevalier du Papegaut » ; et il réclame l'aventure de ce château.

Un savant vieillard, qui n'a point oublié les mythes et les grimoires, suppose qu'il pourrait s'agir d'Arthur. On charge un médecin et un orfèvre de dater, l'un la chair, l'autre l'armure de ce prétendant. Ils confirment l'hypothèse : ce pourrait bien être l'authentique Arthur. On envoie visiter son tombeau : de fait, le cénotaphe est vide. Si bien que le roi Georges IX abdique en sa faveur, avec du moins ce lot de consolation que sa fille devient l'épouse de ce nouvel et ancien maître.

Ainsi, en extrapolant à partir de *La Mort le Roi Artu*, Apollinaire a pu nous livrer une de ces *Continuations* qu'affectionnait la mentalité médiévale, grâce à un agréable récit d'anticipation non dépourvu d'humour.

C'est bien plus tard, dans un lointain futur que Gilles Nadin place un autre retour d'Arthur : *Le Retour d'Avalon* (Condé, Corlet, 1993).

Ogier de Danemark, guéri en Avalon, est chargé par le Prêtre Jean de réveiller Arthur. Car les temps sont venus ; une nouvelle ère va poindre. Et il faut qu'Arthur revienne : lui seul peut combattre les démons Gog et Magog, afin de récupérer le Graal. Arthur réussit à nouveau l'épreuve de l'épée. Par une incantation Merlin réveille aussi Guenièvre dans la crypte de la cathédrale.

12 — C'est le titre général aussi : *The Once and Future King* (1938-1958), de la grande « saga » retraçant toute la légende arthurienne de Terence Hanbury White. Joshua Logan en fit en 1967 le film *Camelot*, une... comédie musicale inspirée de Broadway où Richard Harris incarnait Arthur et... poussait la romance.

Si Arthur revient, c'est donc en *Dux bellorum*, Seigneur de la guerre. Il rassemble ses compagnons de la Table ronde pour combattre les Fomoires, les hordes du « Druide Noir », sorte d'Antéchrist. Un héraut de ce Druide Noir défie Arthur de le combattre dans la plaine d'Har-Maggedon. Arthur oublie dans ses fontes le talisman qui eût pu le sauver. La lutte se déroule dans une infernale épouvante. S'abat la monture d'Arthur, qui poursuit à pied le combat. Excalibur foudroie. Mais en vain : sa chevalerie est décimée. Arthur fait alors donner sa réserve : l'armée ramenée d'outre-tombe (souvenir de Tolkien ?). Mais leur assaut également échoue. Acculé, assommé par trahison, Arthur sera crucifié sur un calvaire dominant Har-Maggedon.

Alors marchent vers lui les deux Piliers de l'Éternel : Al-Khadir, le Sage de l'Islam, et Melkissédék, le Sage d'Israël. Il lui tendent le calice de la Cène chrétienne. Arthur y boit l'Invisible. Et les trois religions d'Abraham se fondent dans l'Unique. Arthur expire. Et il y eut un nouveau ciel, une nouvelle terre, une nouvelle humanité, – qui à nouveau perdra ce Graal pour qui s'était sacrifié Arthur...

Surprenant avatar, certes, où le *dux bellorum* des Gallois se métamorphose en une sorte de Messie crucifié, prophète d'une religion œcuménique contre un « druidique » Antéchrist !

6. Assomption et Dégradation d'Arthur

Bien d'autres textes pourraient être évoqués. Et toute cette évolution mériterait une étude approfondie, qui ne peut trouver place ici. Je ne peux que renvoyer à mon ouvrage *Graal et Littératures d'aujourd'hui* (Rennes, Terre de Brume, 1998).

Ambiguë déjà était, au Moyen Âge, la figure royale d'Arthur : roi glorieux, qui s'endort, qui ne réagit pas au rapt de sa coupe, au rapt de sa reine...

Si, pour les Britanniques, la figure du Roi légendaire s'est en général anoblée, comme en témoigne par exemple l'*Arthur* (1989, trad. éd. Buchet-Chastel) de Stephen Lawhead¹³, plus par-

13 — La charmante tétralogie de Stephen Lawhead propose l'un des meilleurs textes arthuriens contemporains, où se trouve réécrit tout le cycle depuis Ainerin et Taliesin. Arthur ignoré, désigné, contesté, marié, investi, combattant, victorieux, trahi, blessé, empoisonné, disparu : c'est toujours fondamentalement le canevas médiéval. Mais, dans ce cadre traditionnel, l'auteur innove profondément, et dans *l'esprit* même, dans la ligne de la pensée légendaire. Il renouvelle l'intrigue, invente des épisodes, des personnages, des détails nouveaux, avec une sensibilité poétique certaine et une agréable allégresse du style.

Arthur a cédé l'île d'Avalon, *Ynis Sheaynt*, au Roi Pêcheur Avallach. Une fois Arthur blessé, mourant, parti sans retour avec Myrddin en Avallan, Aincrin y retourne. Il monte

tagés en revanche sont les auteurs français. On constate un mouvement de balancier : tantôt on exalte jusqu'au sublime la gloire héroïque du héros mythique ; tantôt on le ravale au niveau de la plus plate, voire de la plus sordide humanité.

Si Ernest Chausson en fait un idéaliste schopenhauérien enclin au nadisme, si Gilles Nadin le sublimise en une sorte de Messie universel confondant en lui tous les cultes, d'autres se montreront bien plus réservés.

Ainsi Cocteau trace un portrait assez peu flatteur du roi légendaire. Julien Gracq aussi l'estime peu. Dans son *Roi Pêcheur*, seul l'Ermite Trévrizent évoque la figure d'Arthur : « un vieux fou qui cherche encore ici-bas la terre promise, et met sa richesse au hasard du chemin » (Corti, 1948, pp. 59-60). Et ne trouve pas davantage grâce à ses yeux la cour qui l'entoure, qui s'est toquée d'aumôniers astrologues et de marchands d'orviétan (p. 63). – On peut raisonnablement penser que Trévrizent se fait là le truchement de Gracq.

Plus dure encore – et plus juste peut-être – sera la critique d'Elsa Solal dans *Armor*, où Arthur et ses fameux chevaliers de la Table ronde ne sont plus que des « machos », des bouchers sanguinaires porteurs de mort partout où ils vont.

Ainsi, magnanime ou « macho », conquérant ou « cocu », sage ou bien fol, Messie ou minable, la figure d'Arthur n'est pas

vers le Palais « frontière de l'Autre Monde ». Plus de Palais, plus de Roi Pêcheur, plus d'Arthur, plus de Merlin. Tout a disparu : une pelouse plane... Un dernier volume : *Pendragon* évoquera peut-être ce qui en est advenu.

Tous les auteurs n'ont pas la même grâce narrative. Cette tendresse pour le roi de Logres connu de notables exceptions, notamment chez les Américains.

Ainsi dans *Un Yankee du Connecticut à la cour du roi Arthur* (1889, trad. franç. éd. Rennes, « Terre de Brume », 1994), récit de l'écrivain Mark Twain (1835-1910). On y voit un Yankee projeté au 19 juin 528 à la cour du roi Arthur « qui n'a jamais existé » (p. 44). Exploitant une éclipse, il devient son bras droit : « le Boss ». Il combat d'influence de Merlin qui n'est qu'un charlatan raseur, méchant et gâteux. Il veut réformer l'Etat à l'américaine, convertir la société arthurienne aux salubres vertus du savon et de la publicité. Car elle n'est formée selon lui que de gens puérils, crédules, d'« animaux » supersitieux, sales, orduriers, alcooliques et sanguinaires, bref des « Indiens blancs » (Indien étant naturellement une injure). Rien n'est bon que ce qui est américain, puritain, pudibond, démocratique, prophylactique, technique, matériel, industriel, commercial.

— Le rêve américain n'est pas le rêve d'Avalon...

Dans *Les Fusils d'Avalon* (1972, trad. franç. éd. Denoël, « Présence du Futur » n°196) de Roger Zelazny (1937-...), on rencontre un roi Uther, une Deirdre, un Lancelot, et même un Ganelon. Il y a aussi un Arthur ; mais, vu sa compétence, le *dux bellorum* s'est recyclé sans peine en trafiquant d'armes de Bruxelles : c'est lui qui vend les fusils du titre. Précisons toutefois que cet Arthur vit dans un monde parallèle agrémenté de voyages dans le temps...

Pour tous ces textes, voir notre ouvrage : *Graal et Littératures d'aujourd'hui* (Rennes, Terre de Brume).

sans analogie de nos jours avec celle du Roi Pêcheur – qu’il remplace parfois – capable de « se muer en cent semblances ».

Ce qui témoigne, au moins, de la richesse, de « l’inépuisable fertilité » de ce vieux Mythe breton, capable d’engendrer aujourd’hui encore un nouveau « Cycle arthurien », tout moderne cette fois.

Robert BAUDRY
Université du Katanga
Professeur émérite